



HAL
open science

” Introduction : L’enfant-combattant est-il un objet d’histoire ? ”

Manon Pignot

► To cite this version:

Manon Pignot. ” Introduction : L’enfant-combattant est-il un objet d’histoire? ”. L’enfant-combattant, Nov 2010, France. halshs-00574545

HAL Id: halshs-00574545

<https://shs.hal.science/halshs-00574545>

Submitted on 8 Mar 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque « *L'enfant combattant* ». – Pratiques et représentations. – Université de Picardie Jules Verne, Centre d'Histoire des Sociétés, des Sciences et des Conflits (CHS) en partenariat avec l'Université Blaise Pascal, Clermont II, CELIS.

Programme ANR Enfance, Violence, Exil (EVE).

Colloque sur <http://www.enfance-violence-exil.net> : rubrique Colloques

Manon Pignot – « Introduction : L'enfant-combattant est-il un objet d'histoire ? »

Le programme « Enfance – Violence – Exil » (EVE) a choisi d'inaugurer son cycle de colloques par l'étude d'un « objet historique non identifié » : l'enfant-combattant. Non identifié, en effet, en dépit de l'image bien connue, trop connue peut-être, de l'enfant-soldat, utilisée massivement par les médias, voire parfois par la publicité. Cette image bien connue, c'est celle de l'enfant-soldat *victime* absolue des guerres contemporaines, dont la réalité est attestée par les chiffres de l'UNICEF : il y a aujourd'hui entre 250 000 et 300 000 enfants-soldats impliqués dans des conflits inter ou intra-étatiques. Pourtant, en dépit de cette omniprésence de la figure de l'enfant soldat dans l'espace public, on ne peut que constater qu'elle est loin de constituer un champ d'études pour les historiens, historiens de l'enfance comme historiens du phénomène guerrier (à l'exception peut-être des jeunes volontaires de la « dernière armée d'Hitler » affrontant l'Armée Rouge dans les ruines de Berlin). L'organisation de ce colloque est donc partie de ce constat, celui d'une « désertion » de ce champ d'études par la science historique, au contraire de nombreuses autres disciplines dont nous avons la chance d'avoir aujourd'hui des représentants éminents : sciences politiques, sociologie, psychologie, littérature.

L'ambition de ce colloque n'est évidemment pas de s'interroger sur ce silence historique, ou plutôt historique : il est finalement assez peu intéressant en soi et il s'explique sans doute par une certaine frilosité vis-à-vis de ce qui touche au spectacle de la violence extrême – et celle perpétrée *sur* et *par* des enfants en est une, assurément. L'ambition de ce colloque est bien l'objet « enfant-combattant » en lui-même ; par ce premier colloque nous espérons donc poser des jalons pour une étude interdisciplinaire de l'implication enfantine dans les phénomènes guerriers passés et actuels. Parce que la recherche historique est encore, sur ce thème, balbutiante, cette introduction se bornera principalement à poser des questions auxquelles les communications permettront de répondre.

Nommer l'objet

Dans un entretien au *Monde* paru le 29 septembre dernier, le cinéaste tchadien Mahamat Saleh Haroun, parlant de son dernier film *Un homme qui crie*, évoque ainsi le continent africain : « C'est l'Afrique qui a inventé les enfants de la rue, et les enfants-soldats. Comment en est-on arrivé à envoyer des enfants à la guerre ? ». Or la vraie question ne serait-elle pas plutôt : « comment en est-on arrivé à croire que c'est l'Afrique qui a inventé les enfants-soldats ? » Le jeune combattant du Sierra Leone, celui d'Ouganda, celui d'Erythrée est-il le parangon de l'enfant-soldat ? Et d'ailleurs, ne faut-il pas absolument nous interroger sur le raccourci facile, trop facile, et éminemment réducteur que représente la figure de « l'enfant-soldat africain », comme si chacun de ces conflits n'avaient pas leurs caractères propres, leur histoire spécifique. Sans compter l'importance de ce qu'est aujourd'hui une

« culture mondiale » à laquelle enfants et jeunes ont accès à peu près partout, et pas seulement dans les pays du Nord épargnés par des conflits sur leur sol. Ne faut-il pas, au contraire, penser l'enfant-soldat en dehors du « modèle » africain ? Sinon, que faire des enfants combattants du Népal, du Liban ou d'Amérique latine ?

Se pose dès lors la vaste question du nom. Comment nommer ces enfants engagés de gré ou de force dans les conflits contemporains ? Le terme « enfant-soldat » appartient principalement au vocabulaire humanitaire, tandis que celui d' « enfant-combattant » renvoie davantage aux études historiques. Mais recouvrent-ils les mêmes réalités, c'est-à-dire les mêmes pratiques, les mêmes représentations. Les termes locaux – *kadogo* du Congo ou *bassidji* d'Iran par exemple – peuvent-ils être traduits ? Le doivent-ils d'ailleurs, au risque de perdre, dans une terminologie générique, ce qui fait la spécificité de chaque conflit ?

Définir un enfant-soldat implique d'abord de définir ce qu'est un enfant. Et l'on sait combien les critères de délimitation de cette catégorie sont variables, selon le temps et selon les lieux. Ainsi, la barrière de 18 ans – communément utilisée par l'UNICEF et les ONG – est une limite historiquement construite, largement occidentale, et qui ne tient pas forcément compte de ce à quoi renvoie des âges de la vie comme l'enfance ou la jeunesse dans d'autres systèmes culturels. Pour définir notre objet, il nous faut aussi penser la *porosité* de cette barrière de l'âge, qui n'est immuable que sur le papier : en temps de guerre, elle est bien plus souvent franchie que celle du genre par exemple.

L'éclairage d'autres périodes historiques que l'époque très contemporaine des quarante dernières années a donc aussi pour fonction de nous interroger sur l'existence, réelle ou supposée, « d'invariants » de la pratique combattante enfantine. Y a-t-il des passerelles entre les époques qui nous aideraient à définir cet objet ou, tout au contraire, l'enfant combattant est-il toujours d'un temps, de *son* temps ? Autrement dit, dans quelle mesure est-il *d'abord* représentatif des manières de faire la guerre de son temps et dépend-t-il donc de la nature de la guerre ?

Délimiter la pratique

Les ouvrages généralistes sur ce thème, souvent écrits par des journalistes de la presse écrite ou par des grands reporters de guerre, associent sous une même appellation des situations fort différentes, depuis les Marie-Louise des armées napoléoniennes jusqu'aux *shebab* de Palestine qui jettent des pierres contre l'armée israélienne. Certes, tous sont des enfants ou de très jeunes gens, mais leur geste combattant est loin d'être identique. L'existence même d'enfants-combattants est liée à l'existence ou non d'un appareil social et policier qui, en amont et en temps de paix, définit le statut « innocent » de l'enfant, et qui en temps de guerre l'intercepte et/ou le protège. La comparaison avec le XIXe siècle est ici fort éclairante : elle montre bien que ce n'est pas « l'Afrique » ni même le XXe siècle qui ont « inventé » les enfants soldats (cf. Alejandro Rabinovich, Quentin Deluermoz et Farid Ameer). L'existence de ces groupes d'enfants-combattants a toujours une explication historique, c'est-à-dire aussi sociale et politique.

Un endoctrinement militaire suffit-il pour faire d'une génération d'enfants des combattants en puissance ? Il n'est pas rare de trouver dans les ouvrages sur notre sujet des allusions à un enseignement patriotique et militaire dispensé en classe et qui serait le ferment d'un enrôlement physique des enfants. Et pourtant : penser un lien direct de cause à effet entre enseignement et engagement constitue un contresens évident, il suffit par exemple de se

souvenir des manuels scolaires de la III^e République. Dès lors, l'endoctrinement militaire ne peut être qu'un élément de définition complémentaire.

Est-on un enfant-combattant lorsque l'on porte un uniforme ? Lorsqu'on porte une arme ? Tout dépend, en réalité, du type d'armes et de son caractère létal. Car ce qui définit sans doute plus sûrement l'enfant-combattant passé et présent, c'est le fait de donner la mort, c'est-à-dire de franchir la barrière qui distingue le civil du militaire. Uniformes, létalité des armes, passage à l'acte de tuer : autant de critères qui servent aussi à définir ce qu'est une guerre. Ainsi, de même qu'on se demandait plus haut ce qui définit un enfant, de même devons-nous, pour définir un enfant-soldat, définir ce qu'est un soldat pour chacun des conflits et des périodes envisagés. Enfants et adultes mobilisés ont-ils des pratiques communes – pratiques de violence, pratiques de combat ? Existe-t-il une violence propre aux enfants-combattants, comme il existait, au Moyen Age, une violence propre à certaines catégories d'âge et de genre. En regard, il sera nécessaire d'interroger aussi les réactions face à cette violence enfantine : l'enfant-combattant est-il perçu par le camp adverse comme un enfant ou comme un ennemi – dont la mort est légitime ?

Enfin, cette réflexion sur la guerre et ses acteurs est aussi une réflexion sur le temps : dans quelle(s) temporalité(s) s'inscrivent ces expériences de guerre ? Y a-t-il, selon les périodes, selon les types de conflits surtout, des *temps* – entrée en guerre, sortie de guerre – qui auraient un impact particulier sur l'expérience des enfants-combattants ? On ne peut en effet écarter l'idée que les modalités de mobilisation et/ou de démobilisation (contraintes ou volontaires) doivent nécessairement influencer les modes opératoires et la temporalité propre à cette pratique combattante.

Au-delà des lieux communs

Notre volonté délibérée de croiser les regards disciplinaires a notamment pour fonction de dépasser certains lieux communs couramment associés à la question de l'enfance combattante. « La guerre est un jeu » n'en est qu'un exemple, parmi les plus fréquents. C'est tout l'intérêt des témoignages – notamment ceux récoltés par les psychologues – que de montrer le profond décalage entre ce que disent les enfants-soldats de leur propre expérience et le commentaire qui peut en être fait, par des observateurs qui cumulent les « défauts » - adultes, occidentaux, venant de pays en paix (cf. Emilie Medeiros, Gilles Bataillon, Carine Trevisan, Agnès Devictor). A cet égard, l'analyse des représentations littéraires et filmiques occidentales (Charlotte Lacoste, Marjolaine Boutet) sont en totale contradiction avec les représentations locales des enfants-combattants (Agnès Devictor).

Plus profondément, c'est bien autour de la question du *trauma* que tournent une partie des communications de ce colloque. On l'a dit, dans la presse, dans la littérature généraliste, l'enfant soldat est une victime, doublement victime : enfant rapté, enfant exploité, et même triplement quand il s'agit des filles pour qui s'ajoutent les violences sexuelles. Parmi les ouvrages les plus récents, on trouve ainsi ce titre : *Enfants-soldats, victimes ou criminels de guerre*. Vision binaire, sans nuance, et surtout sans prise en compte de la complexité d'une telle expérience. L'identité de l'enfant-combattant est d'abord et avant tout réduite au trauma, ce que certains soignants déplorent d'ailleurs : dans un entretien paru en février 2008, Boris Cyrulnik, neuropsychiatre et membre du comité de parrainage de l'Unicef France, disait : « *Je recommande d'agir comme s'il ne s'était rien passé. Personne n'est dupe, bien sûr. Mais c'est le moyen d'aider l'enfant à ne pas être réduit à une étiquette. Autrement il aura tendance à penser "Désormais, je ne peux être que mercenaire", ou, pour une fille, "Je ne*

peux être que prostituée". Je n'aime pas parler d' "enfant soldat". Je préfère dire "enfant blessé". Dédramatiser : non. Désstigmatiser : oui » (cf. Emilie Medeiros et Laure Wolmark).

L'enjeu pour nous est bien de nous saisir de cette question du trauma, ou plutôt de nous interroger sur cette tendance des médias mais aussi des sciences sociales à s'approprier des concepts et un vocabulaire psychiques de manière sinon outrancière, du moins insuffisamment maîtrisée. Une fois encore, le détour par les exemples du XIX^e siècle nous aide à mieux identifier une des facettes de l'expérience enfantine de combat : celle du volontarisme enfantin (Farid Ameer, Quentin Deluermoz, Alejandro Rabinovich et les conclusions de Stéphane Audoin-Rouzeau). De même, le décentrement du regard au-delà des guerres africaines nous conduit à constater la dimension parfois positive de l'expérience combattante, c'est-à-dire finalement son ambivalence (cf. Emilie Medeiros, Gilles Bataillon, Agnès Devictor).

Quelles sources pour une histoire de l'enfant-soldat ?

Parmi les sources disponibles pour faire une histoire actuelle des enfants-combattants, les rapports des instances internationales (ONU, UNICEF) et des ONG s'ajoutent bien sûr aux récits recueillis par les soignants sur le terrain, et dont certaines communications nous font état. En outre il faut compter aussi sur le phénomène littéraire que constitue, depuis une dizaine d'années, la publication de témoignages d'anciens enfants soldats rendus à la vie civile (cf. Carine Trévisan et Charlotte Lacoste). Et pourtant, ces témoignages présentent plusieurs problèmes, tant sur le fond que sur la forme. Ils sont tout d'abord souvent publiés dans une optique clairement sensationnaliste ; ainsi, le récit de Senait Mehari – *Cœur de feu, j'étais une enfant-soldat* – est publié par les éditions l'Archipel dans la même collection que des titres très évocateurs : *Ma vie d'esclave*, *Je suis née au harem* ou encore *Ma mère mon bourreau*. Plus gênant pour le chercheur, ces témoignages se présentent comme des documents « bruts » alors même qu'ils sont généralement coécrits avec des journalistes, dans une langue qui n'est pas toujours une langue maternelle ou apprise dans l'enfance. C'est le cas du récit de Lucien Badjoko, *J'étais un enfant soldat*, coécrit en 2005 avec Katia Clarens du Figaro Magazine. Ces récits linéaires – assez peu représentatifs de parcours qui le sont rarement – relèvent enfin d'un genre littéraire – l'écriture de soi – qui n'appartient pas forcément aux pratiques discursives et culturelles de leurs auteurs. Aussi devons-nous impérativement interroger la part « d'occidentalisation » de ces témoignages. La question des sources nous renvoie aussi à celle de la *parole* – prégnante pour les soignants – et du statut accordé à cette parole.

A côté de ces « autobiographies » existent aussi une forme plus littéraire de témoignage : ce sont les romans. Le caractère nécessairement reconstruit de tout récit personnel est ici tout entier assumé dans le processus littéraire. La reconstruction mémorielle – psychologique, historique – n'est en rien niée ; elle est au contraire assumée dans le procédé narratif. Et sans doute la force d'évocation de ces récits, écrits dans la langue maternelle des témoins. On pense, parmi bien des exemples, au formidable texte de Yussef Bazzi, *Yasser Arafat m'a regardé et m'a souri*, qui raconte son engagement à 14 ans dans les forces centrales d'intervention du Parti social nationaliste syrien de Beyrouth. Par le truchement de la pratique littéraire – en langue originale - ces témoignages ne seraient-ils pas finalement *moins* reconstruits ?

Pour approcher au plus près « l'objet historique non identifié » qu'est l'enfant-combattant, les communications qui suivent participent toutes à notre volonté de décloisonnement : décloisonnement de la chronologie, en remontant aux origines de la guerre moderne ; décloisonnement de l'espace, en sortant d'une aire géographique et culturelle « évidente » et en interrogeant l'existence d'enfants-soldats en dehors du continent africain ; décloisonnement de la discipline historique pour comprendre le phénomène actuel, en faisant appel aux autres sciences humaines et sociales (sociologie, science politique, anthropologie), à la littérature et à la psychologie.